

Virgile. *Bucoliques*

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Virgile. *Bucoliques*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 5, fasc. 2-3, 1926. pp. 560-562;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1926_num_5_2_6383_t1_0560_0000_2

Document généré le 29/06/2017

P. 294 (II, 594) : *arbustaque laeta*, fin de vers plusieurs fois répétée par Lucrèce. Si je m'en réfère à la traduction de M. Ernout, je constate que cette expression est rendue soit par « les arbres chargés de fruits » (II, 594), soit par « les arbres vigoureux » (II, 699, 994 ; V, 921). Il s'agit, je crois, d'arbres fruitiers, — ou d'oliviers, — et c'est l'idée d'abondance qui domine. Cf. II, 1157 et V, 1372 : *vinetaque laeta* ; V, 1378 : *arbustis... felicibus*. Il est exact que le mot *arbusta* (toujours sous cette forme, sauf V, 1378 : *arbustis*) est employé par Lucrèce dans plusieurs acceptions. Il n'est souvent que le « doublet métrique » de *arbores*, notamment au l. VI, v. 141 cf. Catulle, 64, 106, qui sans doute pour éviter l'emploi de ce doublet use d'un procédé très simple et très poétique.

P. 298 (II, 619) : *raucisono*. Cf. Catulle, 64, 263. Les vers de Catulle sont cités p. 297. M. Ernout ne paraît pas convaincu de ce qu'une parenté directe puisse exister entre les deux passages. « Les mêmes termes, remarque-t-il, se retrouvent fréquemment dans des descriptions analogues. » Je pense que la question d'un rapport possible entre Lucrèce et Catulle devrait être examinée à nouveau. L'un a-t-il connu l'autre, même sans l'apprécier ? Source commune ? Munro croyait que Catulle connaissait le *de Rerum natura* lorsqu'il composa les *Noces de Thétis et de Pélée*. Je suis, pour ma part, bien près d'en être convaincu.

Arrêtons-nous là. Aussi bien voit-on que l'un des avantages des commentaires est d'en provoquer de nouveaux : la matière est inépuisable. Je pense que le travail de M. Ernout sera prisé à sa valeur et qu'on lui saura gré d'avoir mis à la disposition des fervents de Lucrèce un matériel considérable, dont lui-même a su faire, avec la science et le goût qu'on lui connaît, l'usage le plus judicieux.

PAUL FAIDER.

Virgile. Bucoliques, texte établi et traduit par HENRI GOELZER, membre de l'Institut, Paris, « Les Belles Lettres » [1925], 1 vol. 8° de 81 pp. Collection des Universités de France, prix 9 fr. (1).

Voici, des deux littératures classiques, l'ouvrage qui est peut-être le plus facile à traduire, le plus difficile à interpréter ; le mot à mot n'y est rien, l'exégèse y est tout. M. Goelzer, suivant le plan général de la collection Budé, ne donne ici qu'introduction, texte et traduction, laissant forcément sur le vert le noble de l'ouvrage. Nul doute qu'il n'ait regretté lui-même de devoir

(1) Texte seul, 6 fr. traduction seule, 5 fr.

remettre à plus tard la rédaction d'un commentaire qu'il aurait pu faire très complet et très intéressant.

Les étudiants français ont à leur disposition une excellente édition de Virgile, celle de Plessis et Lejay, dont le commentaire est de premier ordre. Malheureusement, les notes critiques sont groupées au début du volume, ce qui les rend malaisées à consulter. L'édition de Ribbeck offre un apparatus critique qui est loin d'être excellent, mais on n'en a pas d'autre. Ceux qui veulent approfondir se reportent aux vénérables éditions de Heyne et d'Eichhoff. Quant aux gens du monde, ils ne lisent pas plus Virgile qu'ils ne lisent Voltaire ; ils lisent M. André Bellessort.

M. Goelzer, qui a publié naguère, chez Garnier, une édition classique de Virgile, résume dans sa préface ce qu'on sait de la vie du poète. A côté des éléments apportés par les anciens, il fait sa place à la critique moderne, en quoi il n'a pas tort, puisque ce volume est destiné à la lecture courante. Cependant, lorsqu'on lit, par exemple, que « nous connaissons exactement la date de la naissance du poète parce que plus d'un dévot à Virgile, dit Sainte-Beuve, en célébrait religieusement l'anniversaire », on aimerait, plutôt que de lire en note la page de *l'Etude sur Virgile*, trouver les textes anciens desquels Sainte-Beuve a dû partir, mais qu'il ne cite pas.

Pour ce qui est de la tradition manuscrite, M. Goelzer a reproduit à peu près l'excellent chapitre de Lejay (Hachette, pp. LXXIII-LXXXIX). Celui-ci signale que l'on connaît mal les mss postérieurs au IX^e siècle ; lui-même avait entrepris de collationner ceux de la Nationale, mais la mort suspendit des recherches qui n'ont pas été reprises. « Les mss carolingiens, dit M. Goelzer, ont pour l'établissement du texte une bien moindre importance, non seulement parce que jusqu'ici ils ont été peu ou mal collationnés, mais encore parce que l'autorité en paraît assez médiocre ». Il est probable que cette dernière impression, qui était celle de Lejay, est exacte ; mais, plutôt que de la répéter, il serait utile de faire ce qu'il faut pour la dépasser, — c'est à dire voir enfin les mss.

Dans les notes d'introduction à chaque poème, M. Goelzer s'efforce de suppléer au commentaire vers à vers qui, répétons-le, nous paraît indispensable à l'intelligence du texte de Virgile. Que pourrait-on comprendre à une œuvre comme la quatrième églogue, où chaque mot est une allusion, si l'on ne trouve en note que quelques indications géographiques ou botaniques ? ⁽¹⁾

(1) M. Goelzer groupe les interprétations au sujet du *puer* mystérieux : *Enfant-Dieu*, fils de Pollion, enfant attendu d'Auguste et

Encore, ici, faudrait-il choisir. Virgile termine par ces trois vers la série des prodiges de l'âge d'or :

Ipse sed in pratis aries iam suaue rubenti
muricè, iam croceo mutabit uellera luto ;
sponte sua sandyx pascentis uestièt agnos. (IV, 43-5)

MM. Plessis et Goelzer estiment l'un et l'autre que Virgile s'est trompé, que le sandyx n'est pas un « arbuste à fleurs rouges, mais une couleur minérale, écarlate ». Mais le texte de Virgile n'indique nullement qu'il prenne le sandyx pour un arbuste : *sandyx uestièt agnos* correspond exactement à *aries murice mutabit uellera*. La laine des béliers deviendra rouge pourpre ou jaune, celle des agneaux deviendra rouge écarlate sur leur dos ; on n'aura plus à la teindre une fois tondue.

L'erreur vient de Pline qui savait par cœur le troisième vers et qui, oubliant de le rapprocher des deux autres, a pris *uestièt* au sens propre : « *Haec sandyxem facit, quanquam animaduerto Vergilium existimasse herbam id esse illo uersu : sponte sua...* » (H. N. 35, 6, 23). Il a cru, à tort, que dans l'imagination de Virgile, les moutons devenaient rouges en broutant le sandyx, alors que *pascentes* signifie simplement *vivants, au pré*. Benoist a bien vu que c'est Pline qui interprète mal : « Pline croit que Virgile attribue cette couleur à une plante tinctoriale ». Malheureusement sa note n'est pas claire. C'est ainsi que chaque commentaire hérite d'interprétations qui ne s'améliorent pas en se transmettant.

MARIE DELCOURT.

Q. Horatii Flacci opera. Œuvres d'Horace. Odes, Épodes et chant séculaire, publiés par Frédéric Plessis. Paris, Hachette, 1924, in-8°, LXXVIII-396 pp. — Collection des éditions savantes. Prix : 35 frs.

La collection bien connue des « éditions savantes », publiée par la maison Hachette, ne se complète, on le sait, que fort lentement. Des trois volumes que comporteront les œuvres d'Horace, le second vient seulement de paraître ⁽¹⁾. Il contient

Scribonie. On sait que M. Norden a publié en 1924 (Leipzig, Teubner) un ouvrage intitulé *die Geburt des Kindes* d'après lequel l'enfant serait Alexandre-Hélios fils d'Antoine et de Cléopâtre né en 40, sous le consulat de Pollion. Sur cet ouvrage et sur les recherches convergentes de H. Jeanmaire (*La politique religieuse d'Antoine et Cléopâtre, Rev. Arch.*, 1924, p. 241) M. Goelzer aurait pu citer l'excellente mise au point de J. Hubaux, *Musée Belge*, 1925, p. 118 sqq.

⁽¹⁾ Le premier contenait les *satires*, éditées et commentées par feu l'abbé Lejay. Les *Épîtres* et l'*Art poétique* restent à paraître :